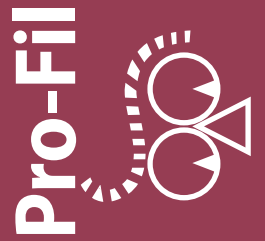


Vu de Pro-Fil



Dossier : Le cinéma russe

N°52
Eté 2022

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier

Tél : 04 67 41 26 55

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

3 Quand le bonheur frappe

Le piège du bonheur

4 De la manière de filmer des Zombies

Un monde d'hommes

Parmi les festivals

5 Une belle unanimité

6 Lorsqu'un âne donne des leçons de vie

Fait divers tragique dans l'Iran des années 2000

7 Une soirée d'ouverture pleine d'émotion

Arnaques, crises et botanique

Le jeu, l'amour et le hasard au théâtre

8 Multiplicité des regards

Autres prix

DOSSIER : Le cinéma russe

9 Le cinéma russe depuis la pérestroïka

11 Religion et mysticisme

12 Un cinéaste majeur : Andreï Zviaguintsev

13 Cinéma du Caucase

14 Il était une fois dans l'Est

L'angoisse du désenchantement

15 Coin théo : Une bienveillance salutaire

DECOUVRIR

16 Sergeï Loznitsa. L'oeuvre documentaire

17 Trois descentes aux enfers

PRO-FIL INFOS

19 Informations diverses

A LA FICHE

20 Elena

Couverture : Nadejda
Markina dans Elena



Edito

Nous avons programmé un dossier sur le cinéma russe contemporain bien avant l'invasion de l'Ukraine par les troupes russes. Fallait-il l'annuler en signe de protestation ? Il nous a semblé préférable de le maintenir, en privilégiant l'approche « cinéma témoin de notre temps ». Et ceci d'autant plus que la période choisie, à partir de 1990, voit éclore un cinéma nouveau qui peint le chaos économique, social et moral qui suit la chute de l'URSS mais aussi revisite les mythes de l'URSS et les récits de la Seconde Guerre mondiale et des guerres en Afghanistan et en Tchétchénie.

Certains films dénonçant l'idéologie, la brutalité et le culte du mensonge du pouvoir communiste nous ont malheureusement ramenés à l'actualité et à la guerre en Ukraine. Ainsi *Chers camarades* d'Andreï Konchalovsky montre un pouvoir dont l'obsession première est de réduire la population au silence et d'imposer 'sa vérité' exactement comme le fait Poutine aujourd'hui. Autre exemple d'actualité, *Léviathan* d'Andreï Zviaguintsev est un réquisitoire véhément contre la corruption et la collusion du pouvoir russe et de la hiérarchie orthodoxe. Et nous avons complété ce dossier par deux articles sur le cinéma de Sergeï Loznitsa qui, notamment à travers ses documentaires, a accompagné le peuple ukrainien dans son mouvement vers la démocratie. Dans la noirceur ou dans la lumière, le cinéma témoigne.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Jacques Champeaux
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A

CE NUMERO :

Dominique Besnard
Marcel Besnard
Nic Diament
Dorcy Erlandson
Françoise Lods
Maxime Pouyanne
Philippe Raccach

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 juin 2022
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas

Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne

Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Gard / Nîmes

Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 52 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance

Frédérique de Palma - 06 74 44 41 65
fdpalma10@yahoo.fr

Rhône / Lyon

Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

A voir en ce moment

Quand le bonheur frappe

I Am Your Man (Ich bin dein Mensch) de Maria Schrader, Allemagne 2021, sortie 29 juin.

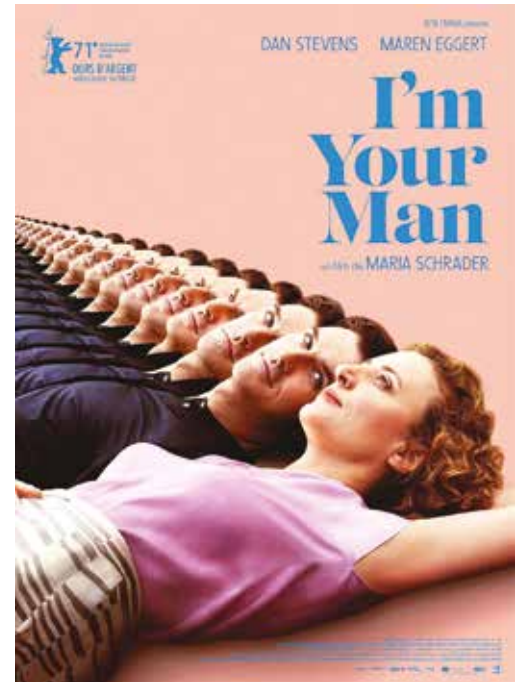
Enfin sort en France cette excellente comédie qui questionne notre rapport au bonheur. Basé sur une nouvelle d'Emma Braslavsky, le film a gagné de multiples prix dont à Berlin en 2021 l'Ours d'argent pour Maren Eggert dans le rôle principal féminin, mais Dan Stevens aurait également mérité une récompense pour son rôle de robot humanoïde si mignon.

Pour obtenir des subventions pour ses recherches sur l'écriture cunéiforme, Alma, malgré ses réticences, accepte de tester un nouveau type de robots dont chaque exemplaire est unique et programmé pour remplir précisément les moindres désirs de l'humain auquel il est attribué. Tom doit donc partager la vie d'Alma pendant trois semaines. Il range son appartement, essaie d'organiser des moments romantiques, mais tout ce qu'il fait irrite la jeune

femme, l'agace : elle veut le cantonner dans un coin, puis le renvoie, en écrivant un rapport dans lequel elle déconseille la poursuite de la production de ces robots, en soulignant que l'être humain doit affronter l'altérité pour nourrir son humanité justement, et que satisfaire tous ses désirs c'est l'amputer finalement de celle-ci. Et pourtant...

Drôle et mélancolique à la fois, léger et profond, un plaisir à ne pas bouder. Remarquons que le titre allemand ne dit pas 'homme' au sens viril, mais au sens humain. Dommage qu'il n'y ait pas deux mots distincts en français. Mais dans le cas présent, le titre anglais rend bien le sens.

Waltraud Verlaquet



Le piège du bonheur

Incroyable mais vrai de Quentin Dupieux, France 2022, sortie 15 juin.



Voici une autre bonne comédie présentée à Berlin, en 2022 cette fois. Quentin Dupieux nous présente un genre de conte philosophique aux allures de farce. Alain (Alain Chabat) et Marie (Léa Drucker), un couple sans histoires, s'achètent une nouvelle maison dans une banlieue tranquille. L'agent immobilier les met en garde : dans la cave se cache quelque chose qui bouleversera leur vie, mais ne leur révèle le mystère qu'une fois l'acte signé. Il s'agit d'une trappe dans la cave, mais chut... il ne faut surtout rien en révéler pour ne pas gâcher le plaisir du spectateur de découvrir lui-même avec les deux protagonistes où mène la fameuse trappe.

Ici aussi il est question de bonheur. Qu'est-ce qui ferait notre bonheur si nous pouvions le forcer ? Qu'est-ce que le bonheur pour un homme, pour une femme ? Quelles sont les obsessions des uns et des autres ?

Un couple d'amis, qu'Alain et Marie fréquentent souvent (Anaïs Demoustier et Benoît Magimel dans un rôle où l'on ne l'attend pas) cherche, lui, le plaisir à tout prix par un artifice loufoque. Que cherchent Alain et Marie ? Et si la trappe était à comprendre au sens métaphorique, la quête de bonheur se révélant un piège existentiel ?

Un gag chasse l'autre et on ne s'ennuie pas un instant.

Waltraud Verlaquet

A voir en ce moment

De la manière de filmer des Zombies

Coupez ! de Michel Hazanavicius, France, 2022, film d'ouverture du Festival de Cannes 2022. Sortie : 16 mai

Un film d'une demi-heure, moyen, petit budget et tourné au Japon. Telle est la commande faite au réalisateur Rémi qui doit aussi le tourner en un seul plan-séquence, et adapter son scénario d'un roman japonais de Zombies.

Ceux qui quittent la salle avant la fin de la première demi-heure s'en mordront sûrement les doigts puisqu'ils n'auront vu que le résultat du tournage, donc un film moyen, petit budget et tourné au Japon. Ils auront raté le (soi-disant) *making of* qui suit, un petit bijou de trouvailles hilarantes, d'acteurs de raccroc, de caméra lancée de l'un à l'autre pour conserver le plan-séquence, de monologues minables permettant de gagner un peu de temps pour trouver l'acteur qui doit poursuivre, de catastrophes rattrapées de justesse.

Le film est à la fois léger et nourri de suspense. Les acteurs, Romain Duris, Bérénice

Béjo, Grégory Gadebois, se déchaînent dans ce triste bâtiment désaffecté, chacun de leurs personnages essayant de sauver la mise. La sauce tomate gicle à flot.

Coupez ! n'est pas un film intellectuel qui nécessite une exégèse élaborée, son intérêt est ailleurs. On admire surtout, dans ce faux *making of*, la précision et la dextérité qu'il a fallu employer. En effet chaque scène vue à travers l'oeil de la caméra pendant la première demi-heure doit correspondre à la même scène du *making of* mais d'un point de vue changeant à tout moment, au même angle de caméra, à la même position des personnages, aux mêmes dialogues etc.

Ce petit jeu de vérifications est aussi un des atouts majeurs de *Coupez !*

Nicole Vercueil



Un monde d'hommes

La nuit du 12 de Dominik Moll, France, 2022, 1h54

Sélection 'Cannes première' au Festival de Cannes 2022. Sortie : 13 juillet



La romancière dont le livre a inspiré le film avait passé un an en immersion dans la P.J. de Versailles. De son côté Dominik Moll a passé un mois dans celle de Grenoble pour bien cerner son sujet et poser un regard de documentariste tout en racontant une fiction construite sur un fait réel.

Clara qui « tombait facilement amoureuse » (dixit son amie Nanie) a été brûlée vive. L'enquête est menée par le scrupuleux Yohan (interprété par Bastien Bouillon), un des policiers de la P.J. grenobloise, secondé par Marceau (Bouli Lanners). Au bout d'un an sans avancée, le dossier passe aux affaires non résolues puis est repris trois ans plus tard sur l'intervention d'une juge accompagnée de sa stagiaire, équipe féminine cette fois qui permettra un nouvel éclairage. Les tandems policiers-enquêteurs sont le plus

souvent des hommes, mais les meurtres sont en général le fait des hommes sur des femmes et la ritournelle « elle l'avait sans doute bien cherché » est facilement ancrée dans ces têtes masculines. « C'est quelque chose qui cloche entre les hommes et les femmes » dit Yohan. Angoissé par l'idée de ne pas trouver le meurtrier, il passe ses moments de liberté à tourner sans cesse sur une piste de vélodrome. Dans ce film très noir, les errements de l'investigation, bien sûr, sont importants en eux-mêmes, mais l'accent est mis surtout sur les angoisses qui hantent les enquêteurs devant le nombre de pistes qui n'aboutissent pas et leur sentiment d'échec.

Et Yohan continue à tourner sur la piste avec son vélo comme un hamster.

Nicole Vercueil

Une belle unanimité

Prix du jury œcuménique Cannes 2022 : Les bonnes étoiles (Broker) de Hirokazu Kore-eda, Japon/Corée du Sud. Sortie 7 décembre



Le travail du jury a été, comme d'habitude, extrêmement enrichissant. Quand on se réunit à plusieurs pour parler des films, surtout en venant de cultures et de confessions différentes, on se rend compte à quel point les membres du groupe voient des choses différentes et les regardent sous un angle différent.

Mais pour le film de Hirokazu Kore-

eda on a atteint l'unanimité tant il cohabitait toutes les cases de nos critères. L'histoire est touchante et rencontre le questionnement actuel de notre société autour de la famille. Ici, elle se crée par la bienveillance. Ne parlons même pas d'amour, mais de simple bienveillance, même si vers la fin l'une peut tendre vers l'autre. Deux hommes volent un bébé abandonné pour lui éviter l'orphelinat, l'un d'eux, abandonné par sa mère, ayant grandi lui-même dans une structure d'accueil. Quand la mère regrette son geste et revient pour reprendre son enfant, une relation triangulaire - platonique, bienveillante et enjouée - se noue autour du bébé. Bientôt un petit orphelin les rejoint, ayant choisi le plus âgé des deux hommes comme 'père' (prix d'interprétation masculine pour Song Kang-ho). Ce que nous avons appelé « pardon par procuration » dans notre justification, c'est un moment très tendre, quand la mère avoue au

plus jeune des deux hommes son sentiment de culpabilité et que celui-ci répond que, comme il ne peut pas pardonner à sa mère de l'avoir abandonné, c'est à elle qu'il pardonne à sa place. Le réalisateur était présent pour la remise du prix.

Je voudrais citer quelques autres films qui nous ont marqués. *Close* de Lukas Dhont (Belgique), Grand prix ex-aequo, nous présente deux garçons pré-adolescents, amis inséparables, filmés de façon remarquable, souvent en gros plans. On pensait tous qu'il allait recevoir un prix pour la qualité de ces images. C'est quand Rémi et Léo entrent au collège que les choses se gâtent. C'est le regard des autres qui les stigmatise comme homosexuels, alors que la question ne s'était pas posée jusque-là. Mais du coup, Léo a honte, rejette Rémi et s'engage dans l'équipe si virile du hockey sur glace. Le drame se prépare. Dans *Armageddon Time* de James Gray (USA), le combat final entre le Bien et le Mal se joue dans un jeune garçon d'origine juive autour de son amitié avec un jeune Afro-américain dans une Amérique marquée par Reagan.

Boy from Heaven de Tarik Saleh (Suède), Prix du scénario, nous amène dans des intrigues à l'intérieur d'Al-Azhar, la grande université sunnite du Caire, entre pouvoir

Suite p.6



Remise du prix du Jury œcuménique avec son lauréat Hirokazu Kore-eda

Justification du jury :

Quand un bébé est abandonné dans la 'boîte à bébés' d'une église, deux hommes essayent tout d'abord de le vendre, les filles valent moins que les garçons ! Mais quand la mère revient, une toute autre histoire se déploie.

Le film montre de façon très intime comment une famille peut exister sans les liens du sang. Les vies et les âmes sont protégées dans un environnement sécurisant créé par trois adultes et un garçon orphelin autour du bébé, malgré le passé difficile vécu par les protagonistes. Tous doivent affronter leur culpabilité avec toute leur vulnérabilité. Lors d'une conversation touchante entre deux adultes, dont l'un a été abandonné à la naissance et l'autre ayant abandonné son enfant, se dessine une forme nouvelle de « pardon par procuration ».

Suite de la p.5

politique, communauté sunnite et frères musulmans. Le jeune Adam, épris de spiritualité, va devoir apprendre à ruser pour s'extraire de l'influence néfaste des uns et des autres, avant de retourner, écœuré, à son bateau de pêche.

Dans *R.M.N.* (pour IRM, mais en même temps ce sont les consonnes de 'Roumanie') de Cristian Mungiu (Roumanie), la tranquillité d'un village de Transylvanie où Hongrois, Roumains et Allemands cohabitent en paix depuis qu'ils ont chassé les Gitans vole en éclat à l'arrivée de travailleurs immigrés. Un portrait impitoyable du racisme ordinaire auquel participe, dans le film, également l'Eglise.

Tori et Lokita des frères Dardenne (Belgique), Prix spécial du 75^e festival de Cannes, raconte l'histoire bien noire d'un garçon et d'une jeune fille, tous deux immigrés sans famille

et pris en charge par un foyer. Leur amitié est sans faille mais ne suffira pas à les protéger puisque, pris en charge, certes, ils doivent pourtant rembourser les passeurs et pour cela il n'y a guère que l'activité de dealer qui s'offre à eux.

Hors compétition, *Novembre* de Cédric Jimenez (France) met en scène la traque des terroristes après les attentats du 13 novembre.

De la sélection Un certain regard, citons au moins *Les tirailleurs* de Mathieu Vadepied avec Omar Sy (France) dans le rôle d'un tirailleur sénégalais pendant la Première Guerre mondiale et *Plan 75* de Chie Hayakawa (Japon), Mention spéciale de la Caméra d'or, sur un programme d'euthanasie des personnes âgées pour lutter contre le vieillissement de la population.

Waltraud Verlaquet, présidente du jury œcuménique

Lorsqu'un âne donne des leçons de vie

***EO (Hi-Han)* de Jerzy Skolimowski, Pologne/Grande-Bretagne 2022, 1h30. Sélection officielle Cannes 2022. Sortie prochainement**

Jerzy Skolimowski, né en 1938, donc 84 ans, a présenté à Cannes son 18^{ème} long métrage. Ce cinéaste est considéré comme l'un des grands noms du Nouveau cinéma polonais des années 60. *Eo* est un petit âne gris qui au départ est un animal de cirque très heureux. Puis l'interdiction des animaux dans les cirques change sa vie. Il commence une vie chaotique rencontrant des joies et des douleurs, de bonnes et de très méchantes personnes. On pense naturellement au chef-d'œuvre de Robert Bresson *Au hasard Balthazar* de 1966 dont le réalisateur dit que c'est le seul film à l'avoir ému aux larmes. C'est

un âne très humain qui manifeste à travers son regard mélancolique ses états d'âme. Le réalisateur s'est livré à une véritable expérimentation cinématographique. Expérimentation des images qui sautent, tournent, sont projetées à l'envers ou sont rembobinées, une caméra qui semble sortir de ses gonds ; expérimentation des couleurs, expérimentation des sons également, à très fort volume, ce qui frise parfois le désagréable. Un film plein de poésie et d'inventivité qui aurait mérité mieux que le Prix du jury.

Marie-Jeanne Campana



Fait divers tragique dans l'Iran des années 2000

***Holy Spider* ou *Les nuits de Mashhad* d'Ali Abbasi, France/Danemark/Suède/Allemagne 2022, 1h56. Sélection officielle Cannes 2022. sortie : 13 juillet 2022**



Les nuits de Mashhad

Ali Abbasi, né en 1981, est un scénariste, réalisateur et monteur danois, d'origine iranienne. En 2016, il réalise *Shelley* puis *Border* en 2018, son dernier long métrage à ce jour, qui a obtenu le Prix Un certain regard à Cannes. C'est l'histoire d'un maçon, très bon père de famille qui, par convictions religieuses, décide de nettoyer de la prostitution la ville de Mashhad, ville sainte, la deuxième plus grande d'Iran. Il a tué seize prostituées qu'il étranglait méthodiquement avec leur foulard. Devant la mollesse de réaction de la police, une journa-

liste, incarnée par l'actrice française d'origine iranienne, Zahra Amir Elbrahimi, décide d'enquêter, débusque le tueur et... je n'en dirai pas plus. C'est un film glaçant sans aucune ellipse, où l'on voit en gros plan comment procède le tueur et l'agonie de ces pauvres femmes. C'est un film terrible sur l'Iran ; on y voit la corruption de la police, et une population qui soutient le meurtrier car il nettoie la ville des impures. Il a obtenu le prix d'interprétation pour Zahra Amir Elbrahimi.

Marie-Jeanne Campana

Une soirée d'ouverture pleine d'émotion

Trois contributions marquantes dans le contexte actuel de la guerre en Ukraine

Tout d'abord le discours d'ouverture du président du grand jury, Vincent Lindon, tellement plein de sensibilité et d'humanité (le texte intégral est en ligne sur notre site). Il a rappelé le rôle de la culture qui risque toujours de glisser dans la distraction pour nous faire détourner les yeux de ce qui compte, mais qui est aussi un formidable contrefeu dans des situations désespérantes.

Puis le discours de Forest Whitaker, lauréat de la Palme d'or d'honneur, décernée non seulement pour son travail comme acteur et réalisateur, mais aussi et surtout pour ce qu'il est, à la tête de sa fondation qui œuvre pour la paix.

Nous avons pu voir un échantillon le lendemain avec le film produit par sa fondation, *Au nom de la paix (For the Sake of Peace)*, sur deux initiatives de paix dans un Sud-Soudan si meurtri.

Et pour finir, le président ukrainien a rappelé en visio le rôle important du cinéma dans l'abolition des dictatures, en faisant référence au *Dictateur* de Chaplin, pour terminer par une affirmation incantatoire : les dictateurs vont mourir, la liberté vaincra !

Waltraud Verlaquet



Leïla et ses frères

Arnaques, crises et botanique

Leïla et ses frères de Saeed Roustaei, France, 2022, 2h45. Sélection officielle Cannes 2022. Sortie : 24 août 2022

Avec ce drame d'une grande intensité filmé au plus près de ses personnages et pratiquement en huis clos dans cette maison familiale exiguë, Saeed Roustaei nous dépeint une société où on inculque des

convictions à la place de la réflexion. Dans ce film social poignant, mais jamais manichéen ni fataliste, le réalisateur nous emmène dans les méandres d'une famille au bord de la déchirure mais pourtant soudée grâce à la force de leur sœur Courage. Leïla porte en effet sa famille à bras le corps

mais malheureusement une descente aux enfers se dessine à l'horizon...

Par cette grande fresque familiale, Saeed Roustaei semble transposer les complications du système iranien, mais ajoute pour autant une fraîcheur à son propos grâce à l'abnégation progressive de ses personnages, qui sont au final prêts à tout pour leur famille.

Crises économiques et crises familiales se font ainsi écho dans ce très beau film, grand oublié du palmarès cannois, mais qui je l'espère marquera les esprits des spectateurs.

Maxime Pouyanne

Le jeu, l'amour et le hasard au théâtre

Les amandiers de Valeria Bruni Tedeschi, France, 2022, 2h06. Sélection officielle Cannes 2022. Sortie : 9 novembre 2022

Scènes de vie d'une jeunesse frivole et insouciance. Scènes théâtrales filmées au plus près des comédiens. Scène du Théâtre des Amandiers, mythique école fondée par Patrice Chéreau et Pierre Romans. Scènes de remise en doute et en question de la vie d'adultes en devenir.

Avec de belles mises en scène en tous genres dans ce film enjoué, nous naviguons dans le microcosme théâtral pour notre plus grand plaisir. Tragédies et comédies se jouent en effet sous nos yeux, dans tous les sens du terme, pour nous plonger au cœur d'une vie de bohème au sein d'un théâtre... Les comédiens oscillent entre moments de désespoir et de fureur de vivre avec toujours une justesse

dans leur jeu. Nous ressentons d'ailleurs que la plupart sont passés sur les planches dans la vie tellement leur jeu semble naturel et parfait.

Comme a pu le faire Michel Hazanavicius avec son film *Coupez !* pour le cinéma, en ouverture du Festival de Cannes, Valeria Bruni Tedeschi nous déclame ici une véritable déclaration d'amour à l'art et au théâtre.



Les amandiers

Maxime Pouyanne

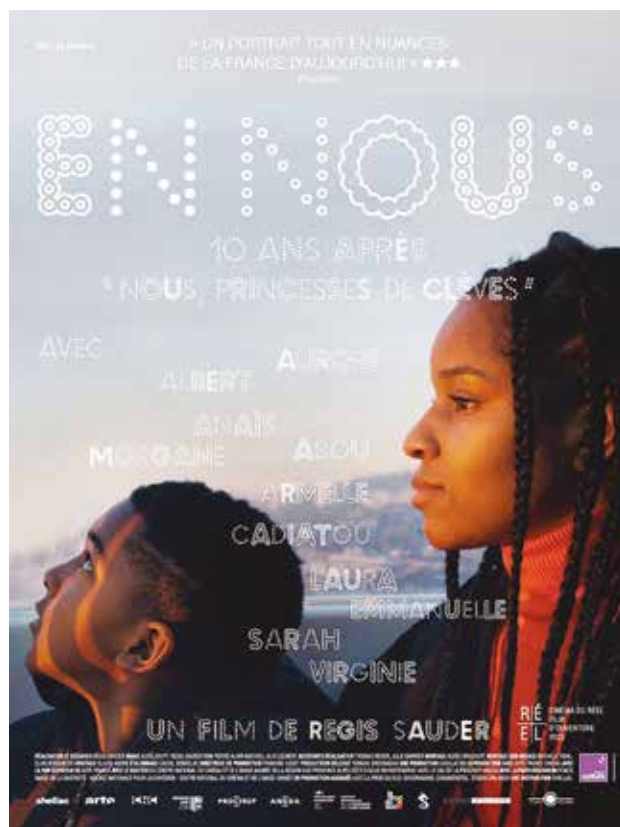
Multiplicité des regards

Cinéma du Réel, Paris 11-17 mars 2022

Chaque année depuis près de 50 ans, Cinéma du Réel s'interroge sur les formes, les évolutions et les pistes de recherche du documentaire. Au plus grand bonheur de tous les *aficionados* il déployait à nouveau ce printemps dans son écrin - le Centre Pompidou à Paris - la multiplicité des regards sur le monde et la pluralité des pratiques pour croiser les imaginaires du cinéaste et du spectateur. Dans la sélection internationale, *Mr. Landsbergis*, du grand réalisateur ukrainien Sergueï Loznitsa¹, a permis d'entendre le leader charismatique lituanien évoquer l'histoire cachée et fascinante du combat de sa nation pour l'indépendance. Dans la sélection française, *Mafioso, au coeur des ténèbres*, de Mosco Levi Boucault, montre trois repentis de Cosa Nostra témoignant de 'l'être mafieux'.

Cette année, la grande originalité du festival a été la présentation d'un panorama du documentaire contemporain africain en trois chapitres passionnants consacrés à dix figures tutélaires des années 70 et 80, à une nouvelle vague ancrée dans la réalité actuelle, et à douze films choisis par six responsables de festivals sur le continent. On a pu enfin applaudir en ouverture et en clôture deux avant-premières remarquables : *En nous*, d'un des meilleurs documentaristes français, Régis Sauder, qui retrouve, 10 ans après, les jeunes de *Nous, Princesse de Clèves* ; et *Everything Will Be Ok* de Rithy Panh, Ours d'argent à Berlin, qui raconte la fin ultime de l'humanité avec des figurines d'argile.

¹ Voir les articles pages 16-18



Jean-Michel Zucker

Autres Prix



Voir les pages des différents festivals sur notre site

Jurys oecuméniques :

- 36^e FIF de **Fribourg** 18-27 mars 2022

La Civil de Teodora Ana Mihai (Belgique/Roumanie/Mexique, 2021), l'histoire d'une mère prise dans la violence des cartels mexicains suite à l'enlèvement de sa fille.

- 68^e festival international du court-métrage d'**Oberhausen**, 30 avril - 5 mai 2022

Prix du festival en présentiel : *Odorless Blue Flowers Awake Prematurely* de Panos Aprahamian (Liban, 2022), une dystopie documentaire.

Mention : *Blink in the Desert* de Shinobu Soejima (Japon, 2022) qui crée une poésie visuelle et sonore avec des images animées.

Prix du festival en ligne : 73 de Meshy Koplevitch (Israël, 2022).

En alternant des passages filmés et des animations d'aquarelle, une jeune femme raconte l'histoire de son père pendant la guerre de Yom Kippour.

Mention : *Titan* de Valéry Carnoy (France/Belgique, 2022) pour son excellente narration et le portrait expressif d'un garçon de 13 ans qui, alors qu'il est en quête de son identité, est

confronté à la violence d'un rituel initiatique bizarre.

- 62^e FIF pour enfants et adolescents de **Zlin**, 25 mai - 1^{er} juin 2020

Coast de Jessica Hester et Derek Schweickart (USA, 2022) pour sa façon sans prétention de raconter l'histoire de *coming-of-age* d'une jeune rebelle.

Mention : *Bigman* de Camiel Schouwenaar (Pays-Bas/Allemagne, 2022) pour la volonté de Dylan, 13 ans, de surmonter après un accident la souffrance.

Jury interreligieux :

- Visions du réel **Nyon**, 7 - 17 avril 2022

Ma vie en papier de Vida Dena (Belgique / France / Iran, 2022) A Bruxelles, la réalisatrice Vida Dena rencontre une famille syrienne et entre en dialogue à travers des dessins des filles aînées de la famille.

La réunion annuelle au Rocheton s'est tenue sous le signe de l'émotion. En choisissant le thème du cinéma russe de 1985 à nos jours, les Pro-Filiens d'Ile-de-France étaient loin de se douter que la Russie allait envahir l'Ukraine le 24 février 2022. Compte tenu des contraintes techniques (disponibilité des films), seuls quelques aspects du sujet ont pu être discutés.

Le cinéma russe depuis la pérestroïka

L'histoire du cinéma russe est totalement liée à la politique de ce pays.

L'histoire du cinéma russe est totalement liée à la politique de ce pays. Elle commence sous le tsarisme avec le passage d'opérateurs Lumière à Saint-Pétersbourg dès 1896 et se poursuit après la révolution de 1917, Lénine ayant compris très tôt tout ce que le 7^{ème} art pouvait apporter au régime communiste, en termes d'éducation, de propagande ou de divertissement. Sous l'URSS, le cinéma, étatisé et surveillé, a été florissant, avec un nombre de salles, de films et de spectateurs impressionnant. On peut découper la période post-soviétique en deux moments : d'une part la pérestroïka, initiée par Mikhaïl Gorbatchev les cinq dernières années de l'URSS et

L'un des films cultes de la période est *La petite Vera* de Vassili Pitchoul (1988) dont l'héroïne Vera, une adolescente rebelle en mini-jupe et bas résille, est aux antipodes de la kolkhoziennne sans maquillage ou du héros positif d'avant. Pitchoul montrait, enfin, la réalité : la vie difficile en milieu prolétaire, la pollution industrielle, l'alcoolisme, le conflit des générations et la violence. 57 millions de spectateurs étaient allés en salles !

A l'effondrement de l'URSS en 1991 et à l'entrée de ses 15 anciennes républiques dans le capitalisme 'sauvage' correspond un cinéma nouveau : le cinéma de la 'noirceur' (la *tchernoukha*).

Ce sont des films hyperréalistes, glauques, pessimistes, souvent violents, emblématiques de la situation catastrophique d'un pays délabré, pauvre et gangrené par la prostitution et la criminalité. Dans cette période d'effondrement, plus personne ne va dans les salles et il n'y a quasiment plus de tournages car on a autre chose à faire, il faut trouver de l'argent et survivre ; le chaos économique et social est extrême.

En Occident, le festival de Cannes récompense Pavel Loungine pour *Taxi Blues* en 1990. Deux ans après, son film suivant, *Lunapark*, est encore sélectionné. Dès le prologue, le ton est donné : à Moscou, grise, une équipée sauvage de 'nettoyeurs' se lance sur des motos dans un ballet mortel à la *Mad*

Max. Groupe extrémiste, ce gang casse ou chasse tout ce qui n'est pas pur ou conforme : les homosexuels, les marginaux, les Juifs, etc.

Dans les grandes villes russes de la fin du 20^{ème} siècle, tandis que le fossé se creuse entre une poignée d'oligarques très riches et tous les autres, pauvres, à la place de 'l'homme nouveau' promis par la révolution, apparaît un 'nouveau Russe', 'nouveau riche' (*nouvorich*), détesté mais envié car il détient tous les pouvoirs de l'argent. Beaucoup de films s'indignent, même avec peu de moyens comme *Tout ira bien* de Dimitri Astrakhan (1995). Il montre, à côté de la société traditionnelle, stupéfaite, la naissance



Piotr Zaitchenko dans *Taxi Blues*

poursuivie durant la décennie 1990 (Gorbatchev puis Eltsine) et, d'autre part, les années Poutine à partir de 1999-2000.

La fin de l'URSS est une période complexe de désenchantement, d'espoir de réformes et de liberté, d'admiration de l'Occident vu comme un paradis. Il y a une soif très forte de démocratie et d'ouverture. Le 5^{ème} congrès de l'Union des cinéastes en 1987 en est l'exemple qui affirme l'indépendance du cinéma par rapport aux instances nationales. Mais le délitement progressif des valeurs collectives et de la foi dans le communisme s'accroît depuis les années 1980 et, dans les années 1990, faute de repères et d'autorité, c'est vraiment le chaos et l'anarchie.

Suite p.10

Suite de la p.9

d'une nouvelle société mafieuse, des 'businessmen' en costumes sombres ou vestes de cuir, comme les gardes du corps qui les protègent. Apparaît aussi le film de bandits (un genre longtemps méprisé par l'intelligentsia qui l'estimait vulgaire) dont le prototype est *Le frère* d'Alexeï Balabanov, sélectionné en 1997 à Cannes - Un certain regard. Le héros, Danila, revenu du service militaire, rejoint, à Saint-Petersbourg, son aîné qui l'enrôle aussitôt comme tueur à gages. Danila est avant tout un passionné du groupe Nautilus alors en vogue (c'est la bande son). Mais, devant la défaillance des autorités (police, justice, gouvernement), il se forge ses propres valeurs et se comporte en justicier capable de rétablir un certain ordre. Le film eut beaucoup de succès et fut suivi d'un *Brother 2* (situé à Moscou), puis d'un *Brother 3* (situé aux USA).

L'esprit d'ouverture permet enfin la dénonciation du stalinisme et la réhabilitation de ses victimes. Evgueny Tsymlal réalise *Le conte de la lune non éteinte* (1990), d'après la nouvelle, écrite en 1926, de Boris Pilniak, sur l'assassinat en 1925 du numéro 2 du régime, le commissaire du peuple à la Défense Mikhaïl Frounze, sur ordre de Staline. Ce crime, sur une table d'opération, et ce mensonge d'Etat furent dissimulés par de gigantesques funérailles officielles. L'atmosphère de peur qui régnait sous Staline est bien rendue et la popularité de Frounze, bolchévique de la première heure, ne l'absout pas de ses crimes commis lors de la conquête de la Crimée face aux troupes blanches du général Wrangel.

Un officier rouge, le colonel Kotov, est réhabilité dans *Soleil Trompeur* de Nikita Mikhalkov qui reçut le Prix du jury à Cannes 1994, le Prix œcuménique et un Oscar. Kotov, fusillé en 1936 a été réhabilité en 1956. Il est joué par Mikhalkov lui-même, tandis que l'agent du NKVD (ancêtre du KGB) qui vient l'arrêter, glaçant, est interprété par Oleg Menchikov.

Loin de la glorification simpliste

Le cinéma de la nouvelle Russie est au début nettement moins manichéen et plus nuancé que celui de l'URSS. Loin de la glorification simpliste de l'Armée rouge (*Quand passent les cigognes* ou *Le 41 ème*), *Les nôtres* de Dimitri Meskhiev (2004) ose montrer les contradictions auxquelles sont confrontés trois soldats prisonniers des Allemands, un commissaire du peuple, un soldat juif et un paysan tireur d'élite, qui s'évadent. On est en août 1941 en Biélorussie ou en Ukraine et les trois soldats se réfugient dans un village dirigé par un chef, ancien du Goulag, qui collabore avec les nazis. On voit que tous les Soviétiques n'étaient pas favorables au régime et que certains ont collaboré avec le nazisme, ce qui avait été très longtemps occulté.

Mais une nouvelle période s'ouvre avec l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, ancien du KGB. La deuxième guerre en Tchétchénie qui commence inspire des cinéastes comme

Alexandre Sokourov avec un film émouvant, *Alexandra* (2007). On y voit une grand-mère (la cantatrice Galina Vichnevskaïa, épouse du violoncelliste Mstislav Rostropovitch), rendre visite à son petit-fils, un officier russe, combattant en Tchétchénie. Le cinéma se relève, on rouvre des salles, l'Etat accorde des crédits, cinéma indépendant et *blockbusters* coexistent. Le durcissement progressif du régime à l'égard de l'Occident se traduit dans le domaine du cinéma par une aide financière de l'Etat aux scénarios affirmant l'identité russe, le nationalisme et la nostalgie de l'URSS. On en revient à la glorification de l'armée.

L'Amiral (2008) de Léonid Kravtchouk réhabilite Alexandre Koltchak, héros des armées blanches, exécuté en 1921. C'est un péplum, réalisé avec de gros moyens mais pollué par une romance assez niaise, qui montre en particulier une féroce bataille navale sur la Baltique, en 1916, entre la flotte russe et

Lubov Konstantinova dans *La ligne de feu*



les Allemands. *Le Tigre blanc* (2012) de Karen Chakhnazarov, évoque les combats de chars à l'été 1944 sur le front russe. A la fin, une scène sidérante, en allemand, montre un sosie d'Hitler vantant les bienfaits de la guerre. Kim Droujinine et Andréi Chaliopa réactualisent avec *Les 28 de Panfilov* (2016) un mythe soviétique très ancré, une légende sacrée : la résistance héroïque de 28 soldats, chichement équipés, qui stoppèrent 54 tanks allemands, au prix d'un incroyable sacrifice, en novembre 1941. Kim Droujinine tourne encore deux ans plus tard un autre film de propagande, à la gloire du 'Petit père des peuples', *Tanks pour Staline*. Un *road movie* façon jeu vidéo, *T34* (2019), d'Alexey Sidorov, filme des tankistes qui s'évadent d'un camp de prisonniers allemand. Enfin, dans un film à grand spectacle au budget faramineux, *La ligne de feu* (2020), Vadim Chmeliev raconte la résistance de 3 500 cadets des écoles d'artillerie et d'infanterie de Podolsk (40 km de Moscou) qui reçurent l'ordre de retarder les envahisseurs nazis en octobre 1941. Retour du nationalisme, la boucle est bouclée ?

Françoise Wilkowski Dehove
et Jean Wilkowski

Religion et mysticisme

De l'interdiction à l'exploitation politique de la religion

Pendant le régime soviétique, en raison de l'interdiction de toutes les religions, le cinéma n'abordait pas de thèmes religieux (sauf certains films d'Eisenstein et de Tarkovski). A la chute de l'URSS, le pouvoir de l'Église orthodoxe russe s'est imposé.



Le bannissement

Aujourd'hui cette Église est étroitement liée au pouvoir et est constitutive de l'identité russe telle que la conçoit Vladimir Poutine. Nous allons examiner ici quelques films dont le thème principal est le christianisme, choix qui n'aurait pas été possible sous le régime soviétique.

L'iconographie biblique

Le Bannissement, 2006, *Léviathan*, 2014
Influencé par Tarkovski, Andrei Zviaguintsev utilise beaucoup de thèmes bibliques et d'images empruntées au christianisme. Pour autant, plutôt que le choix d'un metteur en scène croyant, il me semble que ces éléments de la culture occidentale sont utilisés dans ses films afin d'illustrer avec force l'absence de spiritualité et l'injustice de la société actuelle. *Le Bannissement* (2006), tiré d'un roman de l'Américain William Saroyan, a une portée universelle. Filmée non pas en Russie mais en Moldavie et en Belgique, cette histoire d'une famille 'ordinaire' qui se désagrège est associée symboliquement au thème du bannissement du jardin d'Eden. A un moment, le père essaie d'ouvrir la porte de l'église mais elle

est fermée à clé : peut-être Dieu est-il là, mais il est inaccessible. Pendant que les adultes préparent un avortement, nous voyons d'abord en plongée les cinq enfants en train de faire un puzzle de l'Annonciation (peinture de Léonard de Vinci) où l'espace entre Marie et l'ange reste vide. Ensuite, un des enfants lit l'épître de l'apôtre Paul aux Corinthiens sur l'amour, commentaire ironique et fort sur ce qui est en train de se passer ailleurs : la mère est en train de mourir. L'image de l'arbre de la connaissance du bien et du mal apparaît au début du film et encore à la fin.

Dans *Léviathan* (2014), Zviaguintsev utilise le thème biblique de Job et du Léviathan dans un cadre tout à fait russe.

Le prêtre est de mèche avec le pouvoir politique local et il est incapable de rassurer ou d'aider Kolya. L'évêque fait un sermon sur la vérité, ce qui est totalement ironique puisque tout le monde ment à Kolya. Ici l'Église a une fonction de persécution comparable à celle du pouvoir politique.

Un mysticisme très russe

L'île, 2006

Dans la spiritualité russe il y a une tradition de moines fols en Christ : des moines qui simulent la folie. Il semble que ce soit le cas du frère Anatoli (Piotr Manmanov), le personnage principal de *L'île* de Pavel Lounguine (2006). Le moine mène une vie austère dans un monastère du grand Nord. Il pense devoir expier un énorme péché et nous l'entendons répéter sans cesse la prière de Jésus, très présente dans le monde orthodoxe :

« Seigneur Dieu Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pauvre pécheur ».

C'est un conte sur la

pénitence et la rédemption, thèmes chers à la littérature russe, avec des images magnifiques du lieu austère et enneigé. A la sortie d'une avant-première un spectateur a dit,

« Pour dire du bien de la Russie, Pavel Lounguine a dû venir explorer l'âme orthodoxe de son peuple ! »

Parallèle avec l'actualité

Tsar, 2009

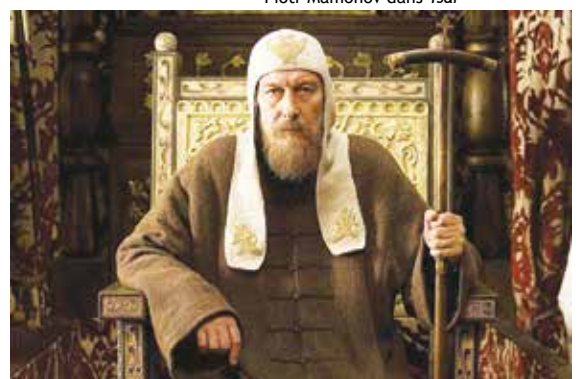
Pavel Lounguine a dit que pendant le tournage de *L'île*, l'idée lui est venue de faire un film sur Ivan le Terrible avec Piotr Manmanov, l'acteur de *L'île*. Très différent du *Ivan le Terrible* d'Eisenstein commandé par Staline, *Tsar* n'évoque que quelques années de la fin du règne du premier tsar. La violence extrême des situations - guerre, tortures, combats avec un ours - évoque la violence présente dans toute l'histoire russe. Ivan est tiraillé entre sa peur du jugement dernier et sa soif de pouvoir absolu. Son métropolitain, un ami d'enfance, refuse de cautionner la violence de son règne et Ivan exige alors que le religieux soit assassiné. Lounguine a dit,

« Ivan le Terrible est la tentation éternelle de la Russie. »

L'affrontement idéologique entre Ivan et son métropolitain n'est pas sans rappeler la connivence actuelle entre le Président de la Fédération russe et le Patriarche Kirill, chef de l'Église orthodoxe russe.

Dorcy Erlandson et Françoise Lods

Piotr Mamonov dans *Tsar*



Un cinéaste majeur : Andreï Zviaguintsev

Apparu avec éclat à Venise en 2003 avec son premier film *Le Retour*, Lion d'or à la Mostra, le cinéma d'Andreï Zviaguintsev est aujourd'hui considéré comme une des œuvres phares du cinéma contemporain.

Un style caractérisé par la beauté plastique des images - chaque plan est travaillé comme un tableau - et une forte présence de la nature, parfois apaisante et parfois lourde de présages dramatiques.

Né en 1964, Zviaguintsev a réalisé à ce jour cinq films, tous appréciés comme des films majeurs. Comme l'écrit Joël Chapron, critique et auteur de toutes les adaptations françaises de ses films, on y distingue deux périodes :

- une période 'hors sol' : ses deux premiers films, *Le Retour*, 2003 et *Le Bannissement*, 2007. Des histoires universelles centrées sur les rapports familiaux, et volontairement sans repère de pays.

- une deuxième période plus politique avec les trois films suivants : *Elena*, 2012 ; *Léviathan*, 2014 ; et *Faute d'amour*, 2017. On y retrouve des thèmes analogues, mais ancrés dans la Russie contemporaine. *Léviathan* en particulier est une dénonciation violente des mœurs politiques en Russie. Souvent comparé à Andreï Tarkovski, dont l'influence est nette sur ses premiers films - références bibliques,

longs plans séquence, sens du mystère - il s'en écarte ensuite : dans les films de Zviaguintsev il n'y a ni purification, ni salut, et les nombreuses images religieuses jouent un rôle plus heuristique que spirituel dans l'économie de ses films. Les symboles religieux annoncent ou révèlent les drames à venir, sans qu'une voie spirituelle permette de les surmonter. Par ses thèmes et la manière de les traiter - peinture sévère des difficultés familiales ou de couples, incommunicabilité, malentendus et coups du sort - Zviaguintsev peut être rapproché d'Antonioni ou de Bergman, qui furent ses premières admirations de cinéma, ou de Pialat. Son art est à la fois réaliste et allégorique :

« ... une scène parfaitement réaliste se transforme sans prévenir et sans artifice de mise en scène en mythe ou en parabole » (Andreï Plakhov, critique russe, 2003).

Le Retour et Léviathan

Lors du week-end consacré au cinéma russe, nous avons étudié deux films, dont nous avons projeté des extraits : *Le Retour* et *Léviathan*.

Comme tous ses films, ils obéissent à une construction cyclique où les images du début reviennent à la fin, mais sous une forme légèrement différente qui révèle les changements profonds intervenus entre-temps : l'enfant paralysé par la peur de sauter d'une tour dans *Le Retour* et sa détermination dans une autre tour à la fin ; les images quasi identiques qui ouvrent et ferment *Léviathan*, et entre-temps les avanies successives subies par Kolia, le personnage principal. Les images récurrentes rythment les films : la barque (vers la mort ?) au début et à la fin du *Retour*, les plans de 'paysage de bout du monde' de *Léviathan*, qu'on retrouve comme un leitmotiv au long du film. Dans ce film, le titre interpelle : pourquoi *Léviathan* ? Zviaguintsev dit



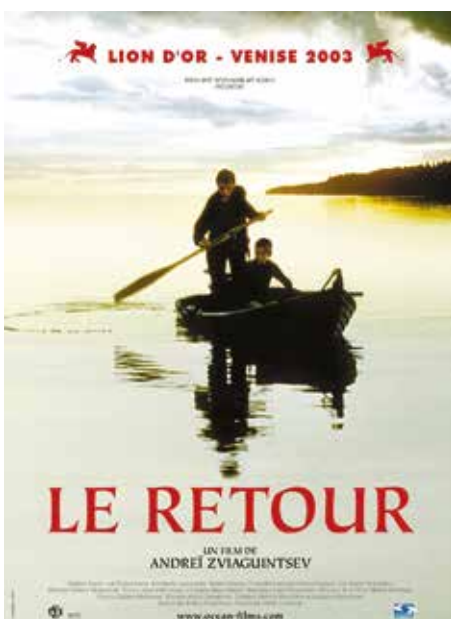
que l'histoire de son héros, qui perd maison et famille, l'a fait penser à Job, en particulier au passage où Dieu répond à l'interpellation de son malheureux serviteur en évoquant le Léviathan, ce monstre marin puissant et invincible qu'il a lui-même créé. D'où cette illustration de l'alliance machiavélique du pouvoir politique, le maire, et du pouvoir ecclésial, l'évêque.

Les films de Zviaguintsev demandent une participation active du spectateur - y compris pour le scénario, certains événements restant mystérieux, pour les personnages comme pour le spectateur - et donnent lieu à des interprétations différentes : la vie du père avant son retour surprenant auprès de sa femme et de ses enfants, et le coffre qu'il déterre dans *Le Retour* ; la disparition de Lilia, la femme du héros, à la fin de *Léviathan*.

Quant à la situation actuelle, qu'on ne peut éluder s'agissant du cinéma russe, Zviaguintsev s'est élevé à plusieurs reprises contre la censure et déclarait déjà en novembre 2014, dans une interview au Guardian :

« Vivre en Russie, c'est comme vivre dans un champ de mines ».

Philippe Raccah



Cinéma du Caucase

***Tesnota, une vie à l'étroit* de Kantémir Balagov, Russie, 2017, 1h58**
Premier film du réalisateur caucasien

Kantémir Balagov est né en 1991 en Kabardino-Balkarie, au pied des montagnes du Caucase. Cette république de 12500 km², intégrée à la Fédération de Russie, regroupe environ 1 million d'habitants, 55% kabardes, 39% russes et 11% balkars. La capitale est Naltchik, à 1650 km au sud de Moscou. C'est un pays très montagneux dominé par le Mont Elbrouz, sommet du Caucase (5643 m.), et complété au nord par une vaste plaine drainée par le fleuve Terek et ses affluents. Le Caucase est au carrefour de trois empires : Ottoman, Perse et Russe.

Depuis Pierre le Grand, les maîtres de la Russie ont voulu dominer ces régions. La grande guerre du Caucase tout au long du 19^{ème} siècle a marqué l'histoire du pays. Des guerres plus locales ont perduré jusqu'à aujourd'hui. Les dernières sont celles de Tchétchénie, de Géorgie et du Haut Karabagh entre Arménie et Azerbaïdjan. Le Caucase a inspiré les auteurs russes : Tolstoï et Pouchkine ont écrit des romans et des poèmes qui en parlent.

L'atelier cinéma de Sokourov

Alexandre Sokourov a voulu créer dans ce pays éloigné de Moscou et de St. Pétersbourg un atelier de cinéma pour former de jeunes professionnels. La république de Kabardino-Balkarie a accepté d'héberger ce projet. Pendant cinq années, Sokourov est venu chaque mois à Naltchik, depuis St. Pétersbourg, pour aider ces jeunes, qu'il a triés sur le volet. Au programme l'histoire de l'Art, les littératures russe et étrangères, de nombreux films très différents. Il les motive en leur demandant de filmer la vie de leurs compatriotes et les aide à réaliser leurs premiers films dont il est souvent le directeur artistique. Parmi ses élèves, on compte Kantémir Balagov et quelques autres. Ils vont filmer le Caucase : les paysages, la vie quotidienne, les rivalités entre les communautés, la vie pastorale mais aussi les scènes de guerre.



Darya Zhovner dans *Tesnota*

Kantémir Balagov étudie à Naltchik puis à Stavropol. Quand il apprend que Sokourov crée cet atelier, il revient à Naltchik pour s'y inscrire. Il réalise ses premiers courts métrages dans les années 2012, puis son premier long métrage *Tesnota* en 2017, présenté à Cannes dans la sélection Un certain regard où il reçoit le prix FIPRESCI. Ce film reçoit plusieurs prix dans d'autres festivals comme Angers en 2018. En 2019, Balagov réalise *Une grande fille*, prix de la mise en scène à Cannes. Depuis, la chaîne HBO lui a proposé de réaliser à Hollywood un premier épisode pour la série adaptée d'un jeu vidéo *The Last of Us*. Il est le compagnon de Kira Kovalenko, autrice des *Poings serrés*, qu'il a connue lors de l'atelier de Sokourov.

Tesnota

Le scénario de *Tesnota*, écrit par Balagov, s'inspire d'une histoire vraie, que lui a racontée son père. En 1990, à Naltchik, au moment de l'effondrement de l'URSS, au sein d'une petite communauté juive, deux jeunes fiancés juifs sont kidnappés et font l'objet d'une demande de rançon. Ce drame impacte la

vie d'Ilana, sœur du fiancé, prise entre son désir d'indépendance, son amour pour Zélim, jeune Kabarde, et son rôle auprès de son frère et de sa communauté.

Le film montre les tensions au sein de la famille entre enfants et parents, au sein de la communauté juive entre les différentes familles, les rivalités entre communautés, juive/kabarde, kabarde/russe. Darya Zhovner, qui joue le rôle de Ilana, est remarquable d'énergie et de talent. Pour souligner le côté 'étroit' de la vie de ses personnages et mettre en avant leur humanité, Balagov utilise toutes les facettes de son talent de réalisateur : cadrage presque carré des images, décors encombrés où les personnages semblent avoir du mal à trouver leur place (locaux exigus, véhicules, fosse du garage, rues étroites, actions nocturnes, etc.), couleurs (bleu pour l'air et la liberté, rouge pour la passion mais aussi le danger et ocre jaune pour ce qui est rassurant et/ou traditionnel), visages souvent filmés en plans rapprochés pour mieux suivre les sentiments des uns et des autres.

Dominique et Marcel Besnard

Il était une fois dans l'Est

Un film visible seulement en vidéo

Vous ne l'avez sans doute jamais vu et pour cause ! Sélectionné à Cannes, en 2019, dans la section Un certain regard, il devait sortir en salle le 29 avril 2020, sortie annulée pour cause de confinement jusqu'au 22 juin de cette année-là. Le distributeur a décidé de le proposer directement en vidéo à la demande, où il est toujours disponible. Alors précipitez-vous pour découvrir ce petit bijou qui dégage une atmosphère attachante faite de douceur, de distance amusée et d'un soupçon de mélancolie. Tourné sans subvention d'Etat, il s'agit du septième film d'une réalisatrice, Larissa Sadilova, qui a commencé une carrière d'actrice en 1984 et qui est passée derrière la caméra en 1998 avec un premier long métrage en noir et blanc, *Bon anniversaire*, l'histoire de

cinq femmes dans la maternité d'un hôpital de province russe. Ce film et les suivants reçoivent un accueil enthousiaste et de nombreux prix.

Il ne faut pas dévoiler de quoi parle *Il était une fois dans l'Est* sous peine de gâcher les merveilleuses premières minutes qui font découvrir, en quelques plans extraordinairement concis et d'autant plus efficaces, l'argument du film. Disons qu'il s'agit d'une histoire simple, voire extrêmement banale, qui vaut par la subtilité de la narration : art de l'ellipse, très peu de dialogues, humour, une émotion présente mais toujours en arrière-plan. Les cadrages sont très soignés, les paysages époustouflants et le rythme des saisons (l'histoire se passe sur une année entière) donnent son élan au film.



Il était une fois dans l'Est

Sans oublier, comme souvent dans les films de cette réalisatrice, l'intérêt documentaire (fête du village, nostalgie sous-jacente de l'Union soviétique). D'ailleurs, à l'exception des quatre rôles principaux, tous les personnages sont incarnés à l'écran par des non-professionnels, les habitants de la ville de Trubchevsk dans leur propre rôle ou presque. Ils sont tous formidables, avec une mention spéciale pour Kristina Schneider qui joue la pulpeuse et rayonnante Anna, et Egor Barinov, l'hésitant camionneur.

Nic Diament

L'angoisse du désenchantement

Chers camarades d'Andreï Konchalovsky, Russie, 2020

Pour Andreï Konchalovsky « Les Soviétiques ... qui ont combattu pendant la Seconde Guerre mondiale, méritent d'avoir un film qui rende hommage à leur pureté et à la dissonance tragique qui a suivi la prise de conscience de la différence entre les idéaux communistes et la réalité qui les entourait ».

Né en 1937, Andreï Konchalovsky, frère du cinéaste Nikita Mikhalkov, est attentif aux problèmes sociaux de son pays. Dès son second long métrage, *Le Bonheur*

d'Assia (1966), qui présente une vision nuancée des kolkhozes, il n'échappe pas à la censure. Il s'exile aux États-Unis en 1980 où il s'essaye à des genres très variés. De retour dans son pays natal à la fin de la guerre froide il réalise des films sur la Russie contemporaine, excepté une magnifique parenthèse, *Michel Ange (Il peccato)* (2020). Avec *Chers Camarades* (Prix spécial du Jury à la Mostra de Venise 2020), il relate le mouvement social, réprimé dans le sang, à Novotcherkassk (944 km au sud de Moscou), survenu les 1^{er} et 2 juin 1962. Un épisode longtemps resté inconnu, où la répression fit au moins 28 morts, enterrés de manière anonyme pour ne pas laisser de traces. Dans un magnifique noir et blanc et dans un format carré 1.33, pour rappeler le cinéma des années 60, il retrace la descente aux enfers de Lioudmila fonctionnaire très zélée du parti local qui, l'idéologie communiste chevillée au corps, préconise

une répression très dure, jusqu'au moment où sa foi inébranlable se fissure lorsqu'elle réalise que sa fille est peut-être parmi les manifestants ; et surtout lorsqu'elle prend conscience que le discours politique de ses collègues sonne de plus en plus faux face à la réalité. On la sent alors vaciller dans ses convictions avec l'angoisse du désenchantement de ceux dont l'idéal s'effondre.

Trop subtil pour épouser frontalement les thèses des ouvriers ou des apparatchiks locaux, le réalisateur préfère chercher la part d'humanité en chacun de nous, même face au mal. C'est le mélange de pureté et de corruption qui existe dans toute idéologie qui l'intéresse. Il dit avoir voulu faire

« une œuvre qui refuse de pointer du doigt ce qui est bon ou mauvais ».

Une mise en scène brillante au service d'un film historique nécessaire.

Marie-Jeanne Campana

Chers camarades



Une bienveillance salubre

Le film primé par le jury œcuménique met en scène une drôle de 'famille'.

La famille traditionnelle est un modèle qui se fait rare. Familles monoparentales et recomposées dominent désormais le paysage. Beaucoup regrettent 'l'ancien temps' - mais les choses étaient-elles vraiment mieux avant ? Le couple parental aimant autour de ses enfants était un idéal pas toujours traduit dans la réalité. Si les parents ne s'entendaient pas, quand l'un d'eux était violent ou autrement toxique, on ne peut pas prétendre que les enfants étaient heureux. Ceux d'une famille recomposée d'aujourd'hui, quand le nouveau couple s'entend bien et que la garde des enfants est réglée de façon satisfaisante, peuvent au contraire s'épanouir. Pensons à *Festen* de Thomas Vinterberg. Aujourd'hui on commence à en parler, autrefois on se taisait - ce qui entretenait l'image d'Épinal de la famille traditionnelle. Dans le 'Théma' de *La Lettre de Pro-Fil* n°25 (« Famille sacro-sainte ? », en ligne évidemment), nous avons vu comment le modèle conservateur de la famille a reçu dans l'histoire une aura religieuse. Le cinéma nous montre si souvent le rôle mortifère de cette morale soi-disant religieuse, comme *Kadosh* d'Amos Gitai (1999) ou encore l'excellente mini-série *Unorthodox* d'Anna Winger (2020), pour ce qui est du milieu juif, et *Tremblements* de Jayro Bustamante ou *Le ruban blanc* de Michael Haneke (2009) en milieu chrétien. Or, la liberté de l'Évangile nous en affranchit. Déjà dans l'Ancien Testament, la vie familiale ne suit pas forcément les codes de la bonne morale. Abraham se livre à une sorte de gestation pour autrui avec Agar (Gn. 16), la polygamie est fréquente, David, devenu vieux, a besoin d'une jeune vierge dans son lit pour le réchauffer (2 Rois 1, 1-4). Dans le Nouveau Testament, jamais Jésus n'est 'mis en scène' dans une famille, mais toujours en contact avec des personnes individuelles (Marie, Marthe et Lazare sont frère et sœurs, Jn. 11, 1, Pierre a une belle-mère mais il n'est pas question de sa femme, Mt. 8, 14-15...). Il tance sa mère lors des noces

de Cana (Jn. 2, 1-12) quand celle-ci veut le commander (même si, en bon fils, il obéit ensuite), ou encore lors du miracle refusé (Mt. 12, 46-50). Il dit alors, en étendant sa main sur ses disciples :

« Qui est ma mère et qui sont mes frères ? ... Voici ma mère et mes frères. Car, quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. »

Et à propos de la lumière, qui est la Parole faite chair, il est dit (Jn. 1. 12-13) :

« Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. »

Ou encore sous la plume de l'apôtre Paul :

« Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclaves ni hommes libres, ni homme ni femme... vous êtes tous un en Christ. Et si vous êtes à Christ, vous êtes donc la postérité d'Abraham, héritiers selon la promesse. » (Ga 3, 28-29). »

Ici la fraternité renonce précisément aux liens du sang pour se reconnaître dans une filiation spirituelle.

Une liberté qui déculpabilise

Il ne s'agit pas de jeter le bébé avec l'eau du bain pour stipuler que désormais les parents ne peuvent plus aimer leurs enfants ni les enfants leurs parents. Quand c'est le cas, c'est tant mieux. Mais il faut déculpabiliser ceux qui n'ont pas cette chance et qui risquent de s'épuiser dans une quête identitaire de leurs 'racines' peut-être pas si utile que ça. Je mets le mot entre guillemets car l'essentiel n'est pas là. L'essentiel est au contraire dans cette liberté qui nous affranchit des liens de la biologie et nous permet, si besoin, de chercher de nouveaux modèles que la société moderne réclame.

Et c'est là que *Les bonnes étoiles* (*Broker*) de Hirokazu Kore-eda est hautement intéressant. Cette 'famille', que rien n'unit si ce n'est la bienveillance des uns envers les autres, prouve que les liens du sang ne sont pas forcément nécessaires au bonheur et à l'épanouissement de l'enfant et que le duo traditionnel du papa et de la maman peut faire place à des constellations différentes du moment que c'est le bien-être de l'enfant qui prime. D'ailleurs dans d'autres cultures c'est souvent tout un groupe d'adultes, soit un patriarche avec plusieurs femmes, soit des générations différentes et la famille élargie, qui s'occupe des enfants des uns et des autres.

Ce qui est intéressant aussi dans ce film, c'est qu'il n'y est pas question d'amour, ni sexuel ni autre. Comme d'un côté le cinéma tend à standardiser l'amour-passion et des prouesses sexuelles comme gage de la qualité d'un couple et que de l'autre côté la référence à l'amour est devenue un passe-partout de notre rhétorique chrétienne qui se passe de l'analyse de la complexité des situations pour se réduire à une pétition de principe (appeler les uns et les autres à s'aimer alors qu'ils sont en guerre ne risque guère de porter des fruits...), faire simplement preuve de bienveillance envers l'autre peut être très salubre.

Waltraud Verlaquet

Song Kang-ho, Gang Dong-won, Bae Doo-na dans *Les bonnes étoiles*



Sergeï Loznitsa, un cinéaste ukrainien dans l'actualité



Sergeï Loznitsa

L'oeuvre documentaire

Pour Loznitsa, le passé et l'histoire sont la clé du présent

six ans plus tard pour, souhaitant instaurer une distance avec son pays, s'installer avec sa famille à Berlin. Depuis *Aujourd'hui nous construisons une maison* (1996) jusqu'à *Mr. Landsbergis* (2022), Loznitsa a réalisé 32 films dont 15 courts et 13 longs métrages documentaires. Cependant, pour lui, documentaires en prises de vue directes, films de montage et fictions sont trois dispositifs aux frontières ténues qu'il fait dialoguer pour éprouver le monde et dévoiler l'histoire en interrogeant les processus mémoriels. Ses premières œuvres, qui s'inscrivent dans la tradition du portrait photographique et évoquent le cinéma muet - fixé au cadre, traitement de la lumière en noir et blanc, silence des personnages impressionnants de présence - semblent renvoyer à une tradition de l'icône¹. Elles posent ainsi, à travers un méticuleux travail d'observation des hommes et des femmes - paysans de *La Vie, l'automne,*

ouvriers de *L'Usine*, pêcheurs de *Artel*, asilaires de *La Colonie* puis de *La Lettre* - un regard contemplatif et critique sur une Russie atemporelle.

Une actualité brûlante

Loznitsa n'a cessé depuis 15 ans d'interroger les répercussions à long terme de cet événement non surmonté que fut l'effondrement de l'Union soviétique, affirmant que

« ceux qui ont bien écouté Vladimir Poutine depuis des années savaient ce qui allait se passer, puisque tout a été annoncé à l'avance. »

S'il a pris position dès le début de la guerre que celui-ci a infligée à l'Ukraine et quitté l'*European Film Academy*, estimant que la réaction de cette dernière face à l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe était trop faible, le réalisateur ne partage cependant pas le point de vue de ceux qui voudraient isoler davantage la Russie en boycottant ses artistes et ses films.

A partir de 2014, avec *Maidan*, le cinéaste filme en direct l'histoire ukrainienne en marche et, marqué par *La Grève* d'Eisenstein, il élabore une dramaturgie qui donne à la foule le statut de personnage principal. Dans les courts métrages *Reflets*, et *Le Vieux cimetière juif*, il explore à Sarajevo et à Riga des lieux porteurs de la mémoire tragique du XX^{ème} siècle d'où surgit un passé traumatique. Un point de vue délibérément critique s'affirme en revanche dans deux longs métrages tournés en Allemagne, *Austerlitz* et

L'œuvre engagée du réalisateur ukrainien, né en 1964, est mondialement reconnue depuis *My Joy* (Cannes 2010), en sélection officielle à Cannes en 2010, point de départ d'une collaboration exclusive avec le monteur lituanien Danielius Kokanauskis. Après une formation mathématique et cybernétique, c'est en 1991 qu'il s'est tourné vers le cinéma, à l'Institut national de la cinématographie de Moscou (VGIK) dont il sortira diplômé

Maidan

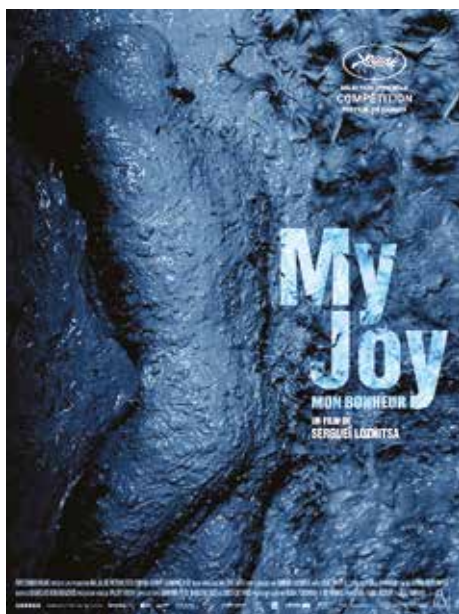


Le Jour de la victoire, qui stigmatisent une sorte de ‘commerce de la mémoire’ auquel se livrent dans le premier film des troupes de touristes décérébrés qui déambulent dans un camp de concentration, dans le second une foule bigarrée qui, en une étrange fête, commémore la victoire de l’URSS sur le nazisme, dans l’ignorance programmée des crimes de Staline. En contrepoint à ce regard documentaire direct, Loznitsa, dans son investigation mémorielle de l’histoire soviétique, fait une place majeure à des films entièrement fabriqués au montage. Inaugurée par *Blocus* (2006) - avec des images tournées au siège de Leningrad - et se poursuivant par *L’Événement* - qui donne à voir le temps mort de la fin de l’URSS - cette approche lui permet de dénoncer la violence totalitaire de l’époque stalinienne dans *Le Procès*, puis la parade de masse terrifiante et grotesque autour de la dépouille du tyran dans *Funérailles d’Etat*. C’est enfin avec *Babi Yar. Context* (2021),

restauration d’un ‘angle mort’ de l’histoire ukrainienne - le massacre par balles de plus de 33.000 juifs au lieu-dit Babi Yar à Kiev les 29 et 30 septembre 1941 par une unité mobile nazie d’extermination assistée par deux régiments de police et des nationalistes ukrainiens - et *Mr. Landsbergis* (2022, 246 min.) - alternance passionnante d’un travail d’archives minutieux avec le récit du leader charismatique du mouvement indépendantiste lituanien aujourd’hui âgé de 89 ans - que culmine provisoirement sa filmographie.

Jean-Michel Zucker

¹ C.Gailleurd, D. Marguet, E. Zvonkine, Sergueï Loznitsa, un cinéma à l’épreuve du monde, Presses universitaires du Septentrion 2022



Trois descentes aux enfers

Les voyages, qu'ils soient lointains ou de proximité, exposent rarement à des cauchemars, et pourtant l'Achéron pourrait être franchi sans y prendre garde.

Les quatre fictions réalisées par Loznitsa se trouvent dans ce cas mais *Dans la brume* (2012) semble d'une moindre actualité que les trois autres développées ici.

En 2010 à Cannes, *My Joy*, basé sur des faits réels, suit le périple d'un

camionneur qui, à la recherche d'un raccourci, se perd irrémédiablement (au sens propre comme au figuré) dans la campagne russe. La seule loi y est celle du plus fort et du plus corrompu. Loznitsa y utilise des récits

suite p. 18

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier

- individuel : 35€ soutien à partir de 45€
 couple : 45€ soutien à partir de 55€

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique

- Individuel : 25€ soutien à partir de 35€
 couple : 35€ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur étudiant chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil

- individuel : 20€ soutien à partir de 30€
 couple : 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

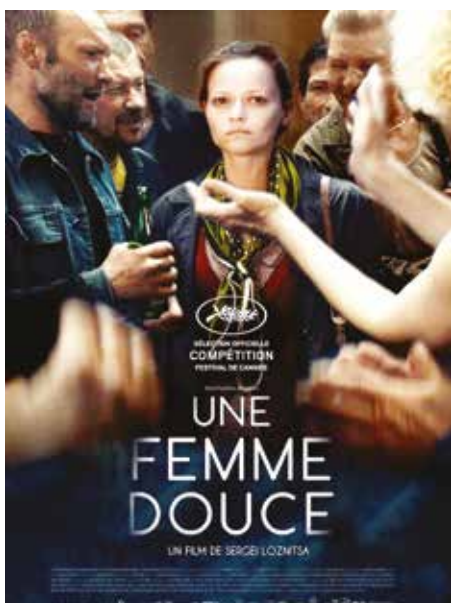
Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



suite de la p. 17

récoltés pendant la réalisation de ses documentaires. La coordination de toutes ces narrations se fait à travers quelques personnages récurrents, deux policiers véreux, une femme compréhensive, un vieillard compatissant. Pour le réalisateur, les routes parcourues par le héros traduisent le mode de pensée russe : leur plan, en forme d'arbre dont le tronc est la ville, présente une structure hiérarchique aboutissant parfois à 'l'impasse du diable'.



L'irruption de la guerre

Une femme douce, soucieuse de son mari dont elle n'a aucune nouvelle, décide de se rendre à la prison où il est retenu. Loznitsa a tourné ce film en 2017 après

les répressions de la place Maïdan et l'annexion de la Crimée par la Russie en 2014.

« Le point de non-retour de ce film [...] consiste en cette espèce de petite protestation qu'elle exprime face à la prison »

explique le réalisateur. Cette attitude conduira 'Douce' à prendre passivement, malgré un rêve prémonitoire, le chemin qui la soumettra à un viol en réunion. Comment, avec les événements qui ont précédé ce film, ne pas voir dans 'Douce' une allusion à l'Ukraine ? L'atonie, le mutisme de cette héroïne, ont-ils contribué au sursaut national lors de la seconde attaque russe ?

Pas de passivité chez Loznitsa dans *Donbass* en 2018. S'entremêlent conflit armé, crimes des séparatistes, et falsification par les Russes de l'information à l'intention de la Russie. La région, appelée 'zone occupée' dans le film, subit ce conflit appuyé par des soldats et des armes russes. « Où habitez-vous ? » demande un journaliste. La question se propage dans plusieurs bouches et finalement l'un des Russes se risque : « Dans un village voisin... » Ailleurs un soldat ukrainien, attaché à un arbre par un séparatiste, finit par se faire lyncher par des passants. L'escalade démontre combien les hommes se débrident lorsqu'une foule les soutient. En début et fin du film, une même troupe d'acteurs se trouve dans une salle de maquillage pour tourner un reportage de propagande destiné à la télévision russe. Le spectateur pourrait alors se demander

si *Donbass*, dans l'autre sens, ne se livre pas aussi à une désinformation en s'attachant à montrer uniquement les violences de l'ennemi. Malheureusement les événements débutés en février 2022 sont éclairants.

Dans chacun des films de Loznitsa, les gens existent. La caméra s'attarde sur des groupes, des conversations, des disputes, des tranches de pauvres vies. Ces diversions permettent souvent l'articulation de scènes que rien ne semblerait relier. Le réalisateur n'a pas besoin de fil conducteur et notre horizon s'en élargit.

Nicole Vercueil



Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Assemblée générale 2022

L'Assemblée générale de notre association et le séminaire qui lui est associé se dérouleront les 1er et 2 octobre à Sommières. Le thème du séminaire sera « Le secret », un thème très vaste au cinéma puisqu'il est notamment le moteur des films à suspense. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la façon dont le cinéma met en scène la construction et la révélation du secret et dont il parle du secret dans la religion.

Des amis nous quittent

Jacques Agulhon nous a quittés le 19 avril. Jacques et Renée, son épouse, ont été des membres très actifs dans notre Association. Mais depuis la disparition de Renée, Jacques n'avait plus le même enthousiasme. Il est resté toutefois fidèlement présent à nos réunions jusqu'à son entrée récemment en maison de retraite, mais nous avons gardé un contact téléphonique.

Passionné de cinéma, Jacques a beaucoup contribué à la diffusion de Pro-Fil en étant pendant de longues années un des rédacteurs de la revue *Vu de Pro-Fil*, mais aussi par ses billets d'humeur en direct du Festival de Cannes et sur la radio FM + de Montpellier.

Dans le même temps, nous apprenions le décès de Daniel Saltet. Nicole et Daniel ont également été des membres actifs du groupe de Montpellier avant de s'installer à Dieulefit.

Jacques et Daniel, deux grands anciens qui nous quittent.

Les + sur le site

Emissions radio :

- Champ Contrechamp du 22 mars, 26 avril et 1^{er} juin 2022
- Ciné qua non des 15 mars, 19 avril et 17 mai 2022

Festivals :

Pages des festivals de Fribourg, Nyon, Oberhausen, Cannes (avec tous les articles qui y sont rattachés) et Zlin

Crédits photo

p.1 : © Non-stop production
p.3 : © Haut et Court ; © Diaphana
p.4 : © Pan Distribution ; © Haut et Court
p.5 : © Métropolitain Filmexport ; © Claire Zombas
p.6 : © ARP Sélection ; Métropolitain Filmexport
p.7 : © Wild Bunch Distribution ; © Ad Vitam

p.8 : © Shellac
p.9 : © Pavel Lungin
p.10 : © Kinostar Filmverleih GmbH
p.11 : © Pyramide Distribution ; © Alexandra Morozova
p.12 : © Ocean Films ; © Pyramide Distribution
p.13 : © ARP Sélection

p.14 : © Jour2fête ; D.R.
p.15 : © Metropolitan FilmExport
p.16 : © Jacovides-Borde-Moreau/Bestimage ; ©ARP Sélection
p.17 : © ARP Sélection ;
p.18 : © Haut et Court ; © Pyramide Distribution
p.20 : © Non-stop production

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 26 juin 2022, 10h

Entre les lignes... de l'Apocalypse

Un magazine œcuménique proposé par Le Jour du Seigneur et Présence Protestante. L'émission *La Musicale*, diffusée chaque année lors de la Fête de la Musique, fait peau neuve et se nomme désormais *Entre les lignes*. Nous explorerons à chaque numéro les résonances multiples d'un des livres de la Bible dans différentes formes d'art : musique toujours, mais aussi peinture, cinéma, sculpture, tapisserie, etc. Et même, cette année, l'orfèvrerie.

Pour ce premier rendez-vous, nous vous invitons à vous glisser entre les lignes de *l'Apocalypse*, le dernier livre de la Bible, porteur à tort ou à raison d'une image très sombre dans l'imaginaire collectif.

Réalisation : Damien Pirolli.



Dimanche 3 juillet 2022, 10h

Les veilleurs de l'évangile, des chrétiens dans la guerre d'Algérie. Un documentaire œcuménique proposé par Présence Protestante et Le Jour du Seigneur.

Alors que le 1^{er} juillet marquera le soixantième anniversaire du référendum d'autodétermination qui conduira à l'indépendance de l'Algérie, ce documentaire met en lumière l'action de ces hommes et de ces femmes qui ont incarné une présence chrétienne en cassant le mur invisible qui séparait alors les « Français d'Algérie » du peuple algérien.

Réalisation : Richard Berthollet.

Dimanche 10 juillet 2022, 10h

Tous témoins : Ukraine (titre de travail)

Nous ne pouvons pas dire que nous ne savions pas : nous sommes tous témoins.

Une émission préparée par Claire Bernole et réalisée par Emmanuel Duchemin.

Dimanche 17 juillet 2022, 10h

Tchad, des protestants contre la misère

Au Tchad, la pauvreté est partout, criante, fatale, plus écrasante que le soleil. Des protestants tchadiens se mobilisent pour sauver des vies, des âmes, leur pays.

Réalisation : Chris Huby.



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

ELENA

Russie, 2012, 109min

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Andreï Zviaguintsev, -
 Scénario : Oleg Neguine, Andreï Zviaguintsev - Producteurs : Alexandre Rodnianski, Non Stop production -
 Distribution en France : Pyramides Films

Interprétation : Nadejda Markina (Elena), Andreï Smirnov (Vladimir), Alekseï Rozine (Sergueï), Elena Liadova (Katia)

AUTEUR :

Né en 1964 à Novossibirsk, Andreï Zviaguintsev s'est d'abord tourné vers le théâtre, après avoir été admis en 1986 au prestigieux Institut du théâtre de Moscou. Après la chute de l'URSS, il tourne pour survivre des scénarios publicitaires, ce qui lui ouvre l'accès à la télévision et au cinéma. En 2003, son premier film, *Le retour*, lui assure une célébrité internationale avec notamment un Lion d'or à Venise. *Le bannissement* (2006) obtient le meilleur rôle masculin à Cannes en 2006. *Elena* a obtenu le prix spécial du jury Un certain regard à Cannes en 2011 et un Aigle d'or meilleur film de fiction à Moscou en janvier 2012.

RESUME :

Elena, la quarantaine, a épousé en secondes noces un homme riche, Vladimir, dont elle s'est d'abord occupée comme aide-soignante et tous deux habitent un très luxueux appartement du centre de Moscou. Pourtant lui comme elle, élevés dans l'ex-URSS où luxe et richesse étaient bannis, ne semblent pas très à l'aise. Vladimir apprécie tout de même de pouvoir se rendre, dans sa belle voiture, dans un club de sports haut de gamme et très fermé, et de gâter sa fille Katia. Elena, qui déteste sa belle-fille, aime de son côté retrouver les siens, enfants et petits enfants qui vivent chichement dans la banlieue laide et délabrée où elle a longtemps vécu. Le conflit latent éclate lorsque Vladimir parle de testament. Le film bascule dans le thriller.

ANALYSE :

Vingt ans tout juste après l'éclatement de l'URSS, le troisième long métrage de Andreï Zviaguintsev montre le contraste, dans la Russie d'aujourd'hui, entre la vie des riches (luxe, calme et sécurité dans le centre de Moscou) et celle des pauvres (ennui, alcoolisme et délinquance dans une banlieue lointaine, délaissée). Le personnage d'Elena, femme sans charme mais maligne, qui a changé, par chance ou calcul, de classe sociale, est très intéressant. On la voit,

le visage impénétrable, s'occuper de son mari et du ménage dans un cadre qui lui semble étranger, puis retrouver une plus réelle identité avec sa famille qu'elle aide, bien que son bon à rien de fils ne le mérite guère. Comme dans ses autres films, Zviaguintsev décortique les rapports familiaux, ici les liens homme-femme, père-fille, mère-fils, mère-bru. On retrouve ici encore son goût pour les retournements de situation. Plans longs, rythme lent..., la camera glisse avec fluidité et précision d'un univers psychologique ou social à l'autre. Les acteurs sont excellents, notamment Nadejda Markina, dont le visage impassible et les gestes mécaniques, fatalistes, rendent le personnage encore plus scandaleux. La jolie Elena Liadova campe avec finesse et vie une jeune fille intelligente, délurée, qui sait jouer avec le nouveau système économique et qui est, comme Elena, un produit de l'Histoire exceptionnelle du pays.

Françoise Wilkowski-Dehove



Nadejda Markina et Andreï Smirnov dans *Elena*

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP 51* :

Next Door (Nebenan) (Daniel Brühl) - *Un autre monde* (Stéphane Brizé) - *Les poings desserrés (Razzhimaya kulaki)* (Kira Kovalenko) - *Belfast* (Kenneth Branagh) - *La légende du roi crabe* (Alessio Rigo de Righi, Matteo Zoppis) - *Maigret* (Patrice Leconte) - *Petite nature* (Samuel Theis) - *À demain mon amour* (Basile Carré-Agostini) - *L'empire du silence (Documentaire)* (Thierry Michel) - *A plein temps* (Eric Gravel) - *En nous (Documentaire)* (Régis Sauder) - *L'histoire de ma femme* (Ildikó Enyedi) - *Cinq nouvelles du cerveau (Documentaire)* (Jean-Stéphane Bron) - *Retour à Reims (Fragments) (Documentaire)* (Jean-Gabriel Périot) - *L'ombre d'un mensonge* (Bouli Lanners) - *Contes du hasard et autres fantaisies (Guzen to sozo)* (Ryusuke Hamaguchi) - *Plumes* (Omar El Zohairy) - *Bruno Reidal, confession d'un meurtrier* (Vincent Le Port) - *A Chiara* (Jonas Carpignano) - *A l'ombre des filles* (Etienne Comar) - *Allons enfants* (Stéphane Demoustier) - *Et il y eut un matin* (Eran Kolirin) - *En corps* (Cédric Klapisch) - *L'hypothèse démocratique* - *Une histoire basque (Documentaire)* (Thomas Lacoste) - *Murina* (Antoneta Alamat Kusijanovic) - *Sentinelle sud* (Mathieu Gécourt) - *Varsovie 1983. Une affaire d'Etat* (Jan P. Matuszynski) - *Les passagers de la nuit* (Mikhaël Hers) - *L'école du bout du monde* (Pawo Choyning Dorji)